

Tous les simples prêtres étaient consacrés au service de quelque divinité particulière; ils logeaient dans la vaste enceinte des temples, au moins pendant l'exercice de leurs fonctions, car on leur permettait de se marier et d'avoir leur famille à part.

Une des plus importantes fonctions des prêtres était l'éducation; on avait approprié à ce but plusieurs bâtiments dans l'enceinte du temple principal. Dès l'âge le plus tendre on y plaçait la jeunesse des deux sexes, des plus hautes et des moyennes classes. On confiait les filles aux soins des prêtresses; car les femmes exerçaient aussi les fonctions du sacerdoce, à l'exception du sacrifice. Les garçons étaient initiés aux richesses de la tradition, aux mystères des hiéroglyphes, aux principes du gouvernement, aux branches de l'astronomie et des sciences naturelles connues des prêtres. Les filles apprenaient à faire divers ouvrages de femme; surtout à tisser et à broder de riches étoffes pour couvrir les autels des dieux.

On prêtait une grande attention à la discipline morale des deux sexes; la plus parfaite décence ne cessait de régner, et les fautes étaient punies avec une extrême rigueur, quelquefois même par la mort.

Les temples mexicains, appelés teocalis (mai-

sons de Dieu), étaient de différentes dimensions, et le plus grand nombre devaient être de fort humbles édifices. Mais les grands temples, dont il reste encore tant de vestiges, se composaient de solides masses de terre avec un revêtement de briques et de pierres, dont la forme rappelait celle des pyramides d'Égypte. Ils avaient souvent plus de trente-trois mètres carrés de base et une élévation beaucoup plus grande. Ils étaient divisés en quatre ou cinq étages, dont les dimensions allaient en se rétrécissant. On y montait par un escalier extérieur, pratiqué à l'un des angles de la pyramide. Cet escalier, conduisant à une sorte de terrasse ou de galerie ménagée autour de la base du second étage, rejoignait un autre escalier placé au même angle que le précédent, directement au-dessus, et qui conduisait lui-même à une autre galerie, en sorte qu'on devait faire plusieurs fois le tour du temple avant de parvenir au sommet. Quelquefois l'escalier menait directement au centre de la façade occidentale de l'édifice. Le faite offrait une large plate-forme, surmontée d'une ou deux tours de treize à seize mètres de hauteur, sanctuaires où l'on renfermait les images des divinités protectrices. Devant les tours s'élevaient la formidable pierre du sacrifice, et deux grands autels où l'on entretenait des feux inextinguibles comme ceux de Vesta.



Par suite de la construction particulière des temples, toutes les cérémonies religieuses étaient publiques. Des points les plus reculés de la capitale on pouvait voir la longue procession des prêtres serpenter autour des flancs massifs du teocali avant d'atteindre la plate-forme où s'accomplissait le sacrifice. Ce spectacle remplissait les Aztèques d'une vénération mêlée de terreur pour les redoutables ministres d'un pareil culte.

Pendant longtemps, sans doute d'après les institutions de Quetzalcoatl, les cérémonies du culte n'eurent rien de sanglant. Elles consistaient en des offrandes de fruits, de maïs mûr, de fleurs, auxquels se mêlait le doux encens du copal ou d'autres gommes odorantes. On y ajoutait quelquefois des offrandes d'oiseaux et d'animaux, dont le sang coulait alors sur les autels. Mais sur ce culte pacifique, légué sans doute par les Toltèques aux farouches Aztèques, ceux-ci greffèrent la plus étrange et la plus horrible institution, qui se retrouve chez plusieurs peuples de l'antiquité, et notamment chez les Carthaginois, et chez nos ancêtres les Gaulois au temps des druides. On a déjà compris que nous voulons parler des sacrifices humains.

Ces sacrifices furent adoptés par les Aztèques dans le commencement du xiv<sup>e</sup> siècle, deux siècles environ avant la conquête. Très rares

d'abord, ils devinrent plus fréquents après l'agrandissement de l'empire, et toutes les fêtes furent finalement souillées de cette sanglante abomination. Ces cérémonies religieuses étaient généralement conçues de manière à représenter les traits les plus saillants du caractère ou de l'histoire du dieu qu'on voulait honorer. Citons un exemple : une des plus importantes fêtes était celle du dieu Tescatlepoça, qui ne le cédait pour le rang qu'à l'Être suprême. On l'appelait *l'âme du monde* ; on l'en supposait le créateur. Il était représenté sous les traits d'un beau jeune homme. Une année avant sa fête, on choisissait pour représenter cette divinité un captif d'une beauté parfaite. Les prêtres lui apprenaient à jouer son rôle avec la grâce et la dignité convenables. On le couvrait de vêtements magnifiques ; on lui prodiguait l'encens et les fleurs, dont les Aztèques n'étaient pas moins amateurs que les Mexicains d'aujourd'hui. Lorsqu'il sortait, il était accompagné d'une multitude de serviteurs, et, s'il s'arrêtait dans les rues, la foule se prosternait devant lui pour lui rendre hommage comme au représentant de la bonne divinité. Quatre belles jeunes filles portant les noms des principales déesses étaient choisies pour être ses épouses. Ses jours s'écoulaient dans la mollesse, dans les festins que lui offraient les principaux



nobles, empressés à lui rendre les honneurs dus à un dieu.

Mais le jour fatal arrivait; le terme de ces courtes splendeurs était proche. On le dépouillait de ses riches vêtements; il disait adieu à ses belles épouses; une des barques royales le transportait au delà du lac dans un temple construit sur ses bords, à quatre kilomètres environ de la ville. Tous les habitants de la capitale accouraient alors pour assister au dénouement de la tragédie. A mesure que la procession gravissait les flancs de la pyramide, le pauvre captif déchirait ses guirlandes de fleurs et brisait les instruments de musique qui avaient charmé les heures de sa trompeuse félicité. Six prêtres l'attendaient au haut de l'édifice. Ils saisissaient la victime et l'étendaient sur la pierre du sacrifice, bloc de jaspe convexe dans sa partie supérieure.

Cinq prêtres tenaient la tête et les membres du patient, tandis que le sixième, couvert d'un manteau rouge, emblème de son sanglant ministère, ouvrait la poitrine de la victime avec un couteau aigu d'*istely* (obsidienne), substance volcanique presque aussi dure que l'acier; et, plongeant la main dans la plaie, il en retirait le cœur palpitant, le présentait au soleil, objet d'adoration dans tout l'Anahuac, et le jetait aux pieds de la divinité à qui le temple était consacré.

La triste histoire du prisonnier était offerte en exemple par les prêtres, comme le type de la destinée humaine, brillante à son début, mais trop souvent terminée dans la douleur et l'infortune.

Telle était la forme ordinaire des sacrifices humains chez les Aztèques. Tel fut le spectacle auquel assistèrent trop souvent les Européens indignés quand ils pénétrèrent dans le pays, et le lugubre sort qu'ils avaient à redouter pour eux-mêmes. On infligeait quelquefois à la victime des tortures préliminaires dont j'épargnerai le tableau à mes lecteurs<sup>1</sup>; elles se terminaient toujours par la hideuse cérémonie que nous venons de décrire.

Dans ces sanguinaires sacrifices on n'immolait pas seulement des hommes; les femmes fournissaient aussi, en certains cas, leur part de victimes. En d'autres occasions, surtout pendant les grandes sécheresses, à la fête de l'insatiable Tlaloc, le dieu de la pluie, on sacrifiait des enfants pour la plupart mâles. Lorsqu'on les portait dans des litières ouvertes, vêtus de leurs

<sup>1</sup> On trouvera une peinture assez exacte de ces tortures dans le vingt et unième chant de l'*Enfer* du Dante. Les fantastiques créations du poète florentin se trouvaient ainsi presque réalisées, au moment où il écrivait, par les barbares d'un monde encore inconnu de son temps.



robes de fête et couverts des plus fraîches fleurs du printemps, ils excitaient la pitié des cœurs les plus durs; mais leurs cris étaient étouffés par les chants sauvages des prêtres, qui voyaient dans leurs pleurs même un présage favorable. D'ordinaire on achetait ces innocentes victimes aux parents pauvres; mais il faut supposer, pour l'honneur de l'humanité, qu'ils cédaient moins en cette circonstance aux lâches conseils de la cupidité qu'à une odieuse superstition.

Que devenaient les corps des victimes après ces abominables sacrifices; c'est ce qu'il y a de plus horrible et de plus dégoûtant à raconter. Si c'était le corps d'un captif, on le remettait aux guerriers qui l'avaient fait prisonnier, et ceux-ci l'offraient en festin à leurs amis. Et ce n'était pas le grossier repas de cannibales affamés, mais un banquet abondant en délicieux breuvages, en viandes délicatement apprêtées, un banquet où les deux sexes prenaient place et se comportaient avec le plus grand décorum; c'était, en un mot, la civilisation la plus raffinée au milieu d'une effroyable barbarie<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Quelques Mexicains de nos jours ont cherché à disculper leurs ancêtres du crime d'anthropophagie. Malheureusement ce fait n'est que trop bien prouvé; l'un d'eux, M. Ramirez, savant antiquaire, malgré sa sympathie pour la race aztèque, n'a pas essayé de la laver entièrement de cette accusation; tout ce qu'il a pu faire, c'a été d'établir que dans l'ancien Mexique on ne

Les sacrifices humains ont été en usage chez un grand nombre de nations, sans en excepter les peuples les plus polis de l'antiquité, les Égyptiens, les Grecs, les Carthaginois, les Romains, sans parler non plus de nos ancêtres les Gaulois au temps des druides, mais jamais dans une proportion comparable à celle de l'Anahuac. Le chiffre des victimes annuellement immolées dans ces contrées est vraiment incroyable. A peine trouve-t-on un historien qui l'évalue à moins de vingt mille âmes, et plusieurs portent ce nombre à cinquante mille.

Dans les grandes occasions, pour le couronnement d'un roi ou la consécration d'un temple, le nombre des victimes était plus effrayant encore. Lors de la dédicace du grand temple d'Huitzilopochtli, en 1486, les prisonniers réservés depuis quelques années pour cette solennité furent amenés de tous les points du royaume dans la capitale. Ils étaient rangés à la file, et leur procession occupait près de deux milles d'étendue. La cérémonie dura plusieurs jours. Soixante-dix mille captifs périrent, dit-on, sur les autels de l'horrible divinité.

mangeait les hommes que par un motif pieux et dans les grandes circonstances. En effet, Montezuma, selon l'historien Herrera, « mangeait peu souvent de la chair humaine, et il fallait qu'elle fût bien apprêtée. »



L'influence de pareilles coutumes sur le caractère aztèque fut aussi désastreuse qu'on pouvait s'y attendre. Le fréquent spectacle de ces hideux sacrifices fermait le cœur à tout sentiment humain, et engendrait la même soif de sang que les plus cruels jeux de l'amphithéâtre à Rome. Le retour constant des mêmes cérémonies, auxquelles le peuple prenait part, associait la religion à ses plus intimes intérêts, et les ténèbres de la superstition couvraient tous les foyers domestiques jusqu'à ce point dégradant que l'usage du cannibalisme s'y était introduit. On aura beau dire que les Mexicains n'étaient pas des cannibales dans la plus ignoble acception du mot; qu'ils obéissaient à la religion; que le sang des victimes servies dans leurs repas avait coulé sur l'autel du sacrifice : pitoyable distinction ! Le cannibalisme sous toutes les formes, et malgré toutes les sanctions, n'en est pas moins horrible; il ne peut avoir qu'une fatale influence sur la nation qui y est livrée. Il suggère des idées si repoussantes, si dégradantes pour l'homme, qu'il est impossible à un peuple qui s'y livre de faire quelque progrès moral. Les Mexicains ne font pas exception à cette remarque. Leur civilisation venait des Toltèques, race qui n'avait jamais souillé ses autels, encore moins ses banquets, de sang humain. Tout ce qui mé-

ritait le nom de science au Mexique leur était dû, et les ruines des édifices qu'ils ont élevés dans plusieurs parties de la Nouvelle-Espagne attestent encore la supériorité de leur architecture sur celle des dernières races de l'Anahuac. Il est vrai que les Mexicains firent de grands progrès dans la science du gouvernement, dans les arts mécaniques, dans la culture matérielle, si je puis l'appeler ainsi, résultat naturel de l'accroissement des richesses, qui fournissent plus de moyens de satisfaire les sens. Quant aux progrès de l'intelligence, ils étaient bien en arrière des Tezcucans, dont les sages souverains n'adoptèrent qu'avec beaucoup de répugnance, et ne pratiquèrent jamais que sur une échelle bien restreinte les abominables rites de leurs voisins.

En cet état de choses, on doit voir un bienfait de la Providence dans l'occupation du pays par une autre race, et les institutions abrutissantes des Aztèques sont la meilleure apologie de la conquête.